

poèmes

printemps 2005

dana hilliot

*...dans son rapport au désir, la réalité n'apparaît que  
marginale.*

LACAN, séminaire III, 1956

dans la salle d'attente pour la recherche d'emploi  
j'entends malgré tout la misère des gens  
je suis comme eux et mon livre tombe par terre

un mendiant les yeux hagards  
la petite julie joue avec les clés  
Le temps se couvre : il faudrait que je rentre chez moi

le bout des doigts ne sent plus le froid  
la marmotte attend le printemps  
la vieille cabane en contrebas est envahi par les chats errants

crisssss fait la neige sous mes godillots  
le chien du berger grogne à mes chevilles  
j'avance fiérot je continue mine de rien

parce qu'on peut marcher des heures ainsi sans but  
et aussi faire de même en se donnant quelques raisons  
quelle est la différence ?

mon amie explore les méandres du fleuve intérieur  
moi je me perds dans la forêt étouffée de neige  
quelle est la différence

l'enfant imaginaire  
ça siffle le vent des hauteurs dans les interstices de la fenêtre  
une sourde excitation

la première bière depuis deux mois  
ai manqué de glisser sur le trottoir brillant  
s'en tenir là

j'ai entendu dire  
quand sandrine parle il y a des trous dans sa parole  
des mots qui disparaissent

**26 février 2005 (de st-flour à bruxelles en voiture d'abord, puis  
une nuit d'hotel, et le reste du voyage par le train)**

Au cul du gros camion  
Apprendre la patience au col de la fageolle  
Le vent hurle si fort à ces hauteurs

Quand on sait la tourmente  
Plus rien n'est plus pareil  
Moi ? Un misérable insecte dans le tourbillon des glaces

Couché devant la télévision  
J'attends le lever du jour  
En lisant les consignes à suivre en cas d'incendie

Chambre 205 porte rouge  
Un golfeur exulte sur l'écran  
Vaisje encore descendre jusqu'à la machine à café ?

on peut se réjouir ne serait-ce que d'un lit  
Dehors un renard court dans la neige  
L'hiver et la nuit embrassent la zone industrielle

J'ai suivi les traces du renard sur la neige  
quatre doigts, rapide et léger  
On se rencontre enfin en contrebas, le renard et moi

De vastes cités : comment y vivre ?  
J'ai peur mais je vais tout de même de l'avant  
Tel un insecte au devant des lumières

De grandes créatures en mousse ont poussé dans la courette  
J'essaie d'avaler un cheese-burger  
Un gobelet explose : un enfant crie

**15 mars 2005 (entre Alleuze et St-Georges)**

la douceur affolante du printemps renaissant  
la neige encore jusqu'aux genoux  
mais ces chants d'oiseaux bruns et jaunes

Avec l'arbre assis tout contre  
je me repose un peu les jambes  
l'hiver fut long et cruel

Au loins les crêtes de Margeride  
A l'heure où la peau s'éveille à nouveau  
je voudrais pourtant fondre avec la neige

Bientôt la vipère se glissera entre les pierres sèches et moussues  
se laisser caresser d'un vent de misère  
s'y laisser mourir

Pas moins qu'étrange pour les esprits bornés  
qu'au cœur même de la vie, à sa genèse  
vous gagne ce désir de n'être plus

On voudrait devenir l'arbre et l'oiseau  
C'est cela que je chantai au dernier printemps  
ou les eaux du ruisseau dont les terres s'abreuvent

Une pomme de pin pourrit lentement sur la bouse  
Ce que la neige en fondant découvre  
ça aura passé l'hiver et j'en suis

Se perdre et se découvrir  
se découvrir et se perdre  
plus besoin d'armure ici rien ne blesse tout est là

### **à la gare de Clermont**

Au quai de la gare de Clermont  
Un homme aux yeux terrifiés renifle une substance  
J'entends les contrôleurs causer discrètement

Elles sont angoissantes ces lumières sales  
Enveloppent chaque voyageur  
de tristesse et finitude

Une femme de magazine, aux seins éclatants  
Et l'autre assise, tout contre le panneau publicitaire  
si réelle avec ses joues ridées et son manteau moche

Le train en provenance de Dijon  
s'écrase péniblement sur la voie H  
Épuisé de n'être que cela : le train de Dijon

Je m'assoiffe et m'épuise de ces contemplations  
et d'être un voyageur qui ne s'en va jamais  
Ou qui toujours se fuit

Le nom que nous portons est un nom qu'on nous donne  
Un peu comme ces trains qui n'ont rien demandé  
et vont ici ou là en raison de ce nom

Non loin je sais la nuit qui doucement saisit  
les prairies subtiles des monts du cézalier  
La gare, elle, luisante indifférente

**aux gorges de la Truyère (avril 2005)**

Le sueur me pique les yeux  
en marchant tout à l'heure le long du fleuve  
j'ai rêvé que je tuais le commandeur des croyants

Les rivières dégringolent à la chaleur du printemps qui vient de  
naître  
je vais à moitié nu  
accompagnant leur ruée vers l'océan

Là haut ce n'était qu'un mince filet d'eaux claires et froides  
Ici ça se prend à raison pour un fleuve  
Mais quel sens à le poursuivre ainsi ?

Comme tout animal je m'accroche aux saisons  
Le commandeur des croyants a perverti la loi  
le mieux que je puisse faire c'est poète et marcheur

Mes cheveux ont poussé :  
tout ainsi pousse  
et je ne fais rien pour l'en empêcher

Le commandeur des croyants a perverti la loi  
et je n'ai jamais pu tout à fait m'installer dans le langage  
On ne devrait pas se demander ce que c'est que la loi

**à la bibliothèque du Centre de désintoxication (avril 2005)**

De larges plantes aux feuilles grasses  
s'évertuent doucement au déploiement d'elle-même  
Sous la lumière crue du couloir blanc

Quelques romances roses attendent leur lecteur  
à la bibliothèque  
il pleut depuis trois jours

Un homme à la fenêtre semble contempler  
Mais le bouquet de fleurs qu'il offrit à son épouse  
l'autre jour, est tout ce qu'il voit

Ici on informe on ordonne on prévoit  
mais il s'avère bien vite  
que rien n'est à prévoir  
puisque rien n'est à ordonner  
et rien n'a d'importance

L'ascenseur monte ou bien descend  
se prend pour un organe  
(je lui préfère les escaliers car je loge au premier)

**sur le parvis du centre de désintoxication (avril 2005)**

le vent siffle qui s'est glissé  
du col de la croix de l'homme mort  
jusqu'aux oreilles des presque morts que nous sommes ici

François dessine ses mains  
elles ne sont qu'os et veines bleutées  
Hélène trouve ça morbide (dit-elle)

Roger s'est retiré comme un chat malade  
se cache au fond d'un grenier pour y mourir  
un jour quelqu'un l'a retrouvé

on est à nos bouteilles comme au sein aux mamelles  
les enlever ne nous console en rien  
n'est-ce pas indécent cette ardeur dont la réalité fait preuve à  
nous sauver ?

je cours autour du bâtiment  
puisqu'il n'est pas permis d'aller courir ailleurs  
je cours autour de l'angoisse

**centre de désintoxication (avril 2005)**

qu'elle nous structure  
en temps en lieux en paroles  
et nous détériore

elle trace en nous ses propres chemins  
nous scande nous ruine  
nous accentue

impose sa logique et ses raisons  
ses points d'accroche et de décrochage  
impose sa loi et réfère à toutes choses

ce à quoi elle s'attache -  
comme la murène rode à travers les fissures du corail -  
on ne le sait pas encore

dans la confusion du désir et du besoin  
l'alcool est un langage  
don't you know ?

substituons :  
un bain chaud  
du chocolat  
quelques larmes

**devant l'infirmierie du centre de désintoxication (avril 2005)**

on attend sagement notre tour  
monique sort avec son pilulier  
lequel est convenablement rempli

Daniel tremble à l'idée de dormir  
à l'idée de se lever  
à l'idée de l'autre

L'infirmière écoute un peu  
les quelques mots qui me restent  
et nous sourions

de retour à la chambre  
Raphaël pose son pilulier sur la table de chevet  
je le range discrètement dans le tiroir

voici l'heure du repas du soir  
je descend  
je suis comme eux

**au fumoir du centre de désintoxication vers 3 heures du matin  
(avril 2005)**

vous devez partir  
alors je partirai  
je partirai demain puisque nous le devons  
les brins de tabac se lovent au sein du berceau de papier fin  
le bout de mes doigts bruns  
je contemple le parking - dehors - la nuit  
tous mes amis sont assommés  
il en est toujours un peu ainsi  
je ne dormirai sans doute pas  
s'abandonner aux rêves est une souffrance  
s'en éveiller pour aller au dehors  
ce n'est pas mieux  
les yeux pleurent doucement enfumés  
je recouvre la liberté  
je suis triste

**cascade de marieval (17 mai)**

c'est grand vent sur les hauteurs d'aujourd'hui  
les pensées se disloquent  
avec le tonnerre de la cascade

les eaux hurlent sans répit  
un ruisseau déferle au printemps  
j'y baigne un peu les pieds : froid

j'aimerais tant connaître les aventures souterraines en amont  
jusqu'à la dislocation sous les océans  
cette eau que je touche qui sait ? ira vous caresser

Les premières fleurs du genêt invite à sortir de soi  
des fourmis noirs s'en prennent à mes mollets  
sinuantes entre mes poils

je ne puis être le ruisseau  
je ne puis être le vent  
je ne peux que sentir avec des mots

Ici : l'infini  
là-bas : une chambre à brussels  
ma géographie amoureuse

Me faut toujours un au-delà  
c'est pourquoi je n'ai pas de projets  
si tant est que vivre ne soit pas un projet

Beaucoup de choses ne seront pas dites  
parce que tout ne peut pas être dit  
et l'on sait depuis longtemps tout ce qu'il y a à savoir

**(18 mai)**

la beauté est-ce que c'est un savoir ?  
ou bien cette tentative molle de tourner autour de la vérité  
qu'est-ce qui nous importe au fond ?

on a trouvé la chambre d'Henri Darger  
plus qu'humainement saturée d'écritures et dessins  
mais lui n'y était plus

à s'aventurer dans ces contrées sauvages  
se dire qu'on est peut-être le seul à inscrire ses pieds  
ça vous détruit un langage

il y a donc un trou dans le langage  
ce qu'on ne peut pas dire c'est ce qui n'est pas  
à suivre Héraclite on ne devrait rien dire du tout

tu aimerais que se relève le voile de la langue  
afin de saisir la chose en sa vérité  
mais la vérité s'épuise à mesure que le voile disparaît

alors il y a la musique et toutes ces choses que les gens font  
mais n'est-ce pas encore le corps qui parle ?  
on devrait cesser de parler quand un musicien joue

Aux malades on donne de quoi dessiner  
on les plonge dans un bain chaud  
qu'espère-t-on ? leur silence